

A EUSEBE, EVÊQUE DE SAMOSATE.

309 – 7. *Il lui expose les raisons qui l'ont empêché de l'aller trouver, quelque envie qu'il en eût, la rigueur du froid, les maladies, les affaires, la mort de sa mère. Les Eglises étaient toujours dans l'agitation : il reconnaît que c'est aux prières d'Eusèbe que celles de Néocésarée et d'Ancyre devaient leur tranquillité.*

Si je voulais vous mander un détail de toutes les raisons qui m'ont empêché de vous voir jusqu'à ce jour, quelque envie que j'en eusse, il faudrait vous écrire une longue histoire. Je ne parle ni de mes maladies fréquentes, ni de la rigueur de la saison, ni de l'embarras continuel des affaires, causes qui ne vous sont pas inconnues et dont je vous ai déjà fait part. Ma mère était mon unique consolation; je viens de la perdre pour mes péchés. Et n'insultez pas à ma faiblesse en me voyant gémir à mon âge sur l'état d'orphelin; mais pardonnez-moi d'être inconsolable de la perte d'une personne que rien ne peut remplacer dans le monde. Je suis donc retombé malade, condamné de nouveau à garder le lit, abandonné de presque toutes mes forces, et attendant, pour ainsi dire, ma dernière heure à chaque instant. La situation des Eglises n'est guère meilleure que la mienne; elles ne voient luire aucun rayon d'espérance et les choses vont tous les jours de mal en pis. Néocésarée et Ancyre ont vu enfin des successeurs de leurs évêques morts; jusqu'à présent elles sont tranquilles. Ceux qui ne nous veulent pas de bien n'ont pu rien encore entreprendre contre nous de ce que leur haine et leur animosité leur suggéraient. Nous en attribuons visiblement la cause à vos prières pour ces Eglises. Ainsi ne vous laissez point de prier pour elles et de fléchir le Seigneur. Allez de ma part ceux qui ont été jugés dignes de seconder votre zèle.

AU MÊME.

138 – 8. *Il lui fait une vive peinture, de l'état où la maladie l'avait réduit : il lui parle des affaires de plusieurs Eglises, sur lesquelles il lui demande réponse : il finit par se recommander à ses prières.*

Dans quels sentiments croyez-vous que j'aie été en recevant votre lettre ? Si j'avais voulu suivre le premier mouvement qu'elle m'inspirait, j'aurais volé vers vous; mais la faiblesse qui m'attachait au lit était si grande, que, bien loin de voler, je ne pouvais pas même me remuer. Il y avait cinquante jours que j'étais malade, lorsque j'ai été visité par notre très cher et excellent frère Elpidius. La fièvre m'a entièrement usé; le peu de matière qu'elle trouvait dans un corps décharné, qui ressemble à une mèche desséchée par le feu, m'a fait tomber dans une longue faiblesse et dans une langueur importune. Le foie, mon ancien mal, se joignant à tous les autres, m'a empêché de prendre aucune nourriture, a chassé le sommeil de mes yeux, m'a conduit jusque sur les bords du tombeau, et ne m'a laissé qu'autant de vie qu'il en fallait pour sentir mes douleurs. J'ai usé d'eaux naturellement chaudes, et j'ai employé les remèdes des médecins : le mal a été supérieur à tout. Peut-être que l'habitude le rendra supportable, mais il n'est pas d'homme assez ferme pour résister à ses premières violences. Le plus grand chagrin que me cause ma longue maladie, c'est qu'elle me prive de l'avantage d'aller vous joindre. Or je sais par moi-même de quel plaisir je suis privé, quoique l'année précédente je n'aie fait que goûter du bout du doigt le miel si doux de votre Eglise (cf. I R 14,27). J'avais bien des choses importantes à vous communiquer; et je souhaitais avec passion de vous voir pour m'éclaircir sur mes doutes. Il m'est impossible de trouver ici un ami sincère, un ami qui ait vos lumières et cette expérience acquise par de longs travaux dans l'Eglise, pour me donner des conseils dans les conjonctures présentes. Ce que je pourrais vous mander d'ailleurs n'est pas de nature à être mis dans une lettre; voici seulement ce que je puis vous écrire en toute sûreté. Le prêtre Evagre, fils de Pompeianus d'Antioche, qui s'était transporté dans l'Occident avec le bienheureux Eusèbe, est revenu de Rome. Il nous demande une lettre entièrement conforme à l'écrit dont on l'a chargé, nous rapportant la nôtre, comme si elle ne plaisait pas aux docteurs de ce pays : il demande encore qu'on y envoie au plus tôt des hommes de confiance, afin qu'on ait occasion de se voir réciproquement. Ceux de Sébaste, qui pensent comme nous, et qui ont découvert le poison caché dans la doctrine d'Eustathe, implorent notre assistance. Icône était autrefois la première ville de Pisidie après la capitale; elle est maintenant métropole d'une province composée des débris de plusieurs autres. Elle m'invite à me rendre chez elle pour y nommer un évêque, parce que Faustin est mort. J'aurais donc eu besoin d'aller moi-même vous consulter, pour savoir si je dois me charger d'ordinations étrangères, la réponse que je dois donner aux habitants de Sébaste, et ce que je dois penser des

conseils d'Evagre : mais ma mauvaise santé m'empêche de pouvoir vous joindre. Si vous avez quelqu'un qui doit bientôt venir ici, envoyez-moi, je vous conjure, des réponses sur tous ces chefs : sinon, demandez à Dieu qu'il m'inspire ce qui peut lui être le plus agréable; priez pour moi et engagez le peuple à joindre ses prières aux vôtres, afin que les jours ou les heures qui restent de mon pèlerinage soient entièrement consacrés au service et à la gloire du Seigneur.

AU MÊME

166 – 251. Il loue le zèle d'un de ses amis qui avait eu le courage d'aller visiter dans son exil Eusèbe, exilé par les Ariens; il félicite Eusèbe des maux qu'il a soufferts pour la défense de la vérité; il lui en promet la récompense dans le ciel; il se recommande à ses prières.

J'avais toujours eu beaucoup de vénération pour notre très honoré frère Eupraxius, et je n'avais mis au nombre de mes plus intimes amis; mais j'ai redoublé mon estime et ma tendresse depuis qu'il vous a témoigné une si vive affection; il est allé vous trouver avec le même empressement, pour me servir des paroles de David, qu'un cerf pressé par la soif court à une fontaine pure pour se désaltérer (Ps 41,2) Je le trouve heureux de pouvoir jouir de votre société; mais vous êtes bien plus heureux, vous, d'avoir couronné de la sorte les maux que vous avez soufferts pour Jésus Christ, les travaux que vous avez endurés pour la défense de la vérité : peu d'hommes craignant Dieu ont eu cet avantage. Votre vertu a été mise à l'épreuve : ce n'est pas seulement dans le calme que vous avez navigué, que vous avez gouverné habilement les autres; mais vous vous êtes distingué au milieu des plus violentes tentations, et vous vous êtes élevé au-dessus de vos persécuteurs, en vous retirant en exil avec courage. Que les autres habitent paisiblement la terre où ils sont nés; pour nous, notre patrie est le ciel. Ils ont peut-être envahi notre siège épiscopale, mais nous avons toujours avec nous Jésus Christ. Heureux commerce ! quelles richesses nous acquérons pour des bagatelles que nous méprisons ! Nous avons passé par l'eau et par le feu, j'espère que nous serons mis dans un lieu de rafraîchissement. Le Seigneur ne nous abandonnera pas jusqu'à la fin, il ne souffrira pas que la vérité demeure opprimée, il proportionnera ses consolations à nos douleurs. C'est là ce que nous espérons et ce que nous lui demandons. Je vous conjure de prier pour moi et de me donner votre bénédiction toutes les fois que vous m'écrirez. Fortifiez mon courage en m'apprenant de vos nouvelles, comme vous avez eu la complaisance de le faire.